

FABRICE LUCHINI À L'ASSAUT DE VICTOR HUGO

AU PETIT SAINT-MARTIN, LE COMÉDIEN OFFRE UNE LECTURE DE L'IMMENSE ÉCRIVAIN. AVEC EN POINT D'ORGUE «BOOZ ENDORMI», POÈME QUI REDONNE DE LA LUMIÈRE.

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr

Au Petit Saint-Martin, Fabrice Luchini s'empare de Victor Hugo et sa lecture débute - tapuscrit à la main, assis sur un bureau -, par le Hugo anéanti. Le grand homme vient de perdre sa fille Léopoldine. Noyée dans un bras de Seine, en 1843. Le comédien lit cet Hugo « au bout du rouleau » avec ce ton clair-obscur, sans lyrisme, cette voix qui a de l'oreille. Il susurre, silence, Veni, vidi, vixi : « Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi ; / Je ne me tourne plus même quand on me nomme ; / Je

suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme / Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi. »

Le timbre du comédien serait celui de la béatitude devant le maître de la langue française. Il en goûte les diverses nuances. Sa personnalité envahissante ne gêne pas celle, gigantesque, d'Hugo ; elle sert le génie avec une admiration presque enfantine. Donnez-lui un texte, il en fait un récital qui vous plonge dans une drôle d'hypnose. Ainsi, *Le Mendiant*, son élocution le peint : « Je songeais que cet homme était plein de prières, / et je regardais, sourd à ce que nous disions, / Sa bare où je voyais des constellations. »

Tout est là, décrit à la manière d'un tableau hollandais du XVIII^e. Rien de grandiose, juste la vie dans sa grâce minuscule. Luchini escalade Hugo l'héroïque. Monument national au même titre que Notre-Dame de Paris ou le Panthéon dans lequel ce mort insomniaque compte les siècles comme il comptait les moutons de Guernesey. Qu'on l'aime ou pas, son être s'impose comme le Mont-Blanc.

Séances spirites

Prévenons l'éventuel spectateur tousseux : le comédien ne supporte pas la moindre quinte dans la salle et lorsqu'il entonne « le tube » Demain, dès l'aube... - superbes vers d'exil intérieur -, les

mouches ne mouffent pas. Soudain, on ne sait pourquoi, il nous déclare que François Hollande est venu l'écouter la veille. Il ne peut s'empêcher de nous le signaler, de nous dire que l'ancien président ne lui a pas dit des choses inutiles du genre « C'était génial ». Non, l'ex lui aurait pondu quelques commentaires « constructifs ». Le concert hugolien est ponctué de quelques mesures de Beethoven dont l'écrivain avait esquissé en quelques notes, un portrait sublime : « Ce sourd entendait l'infini. Penché sur l'ombre, mystérieux voyant de la musique (...) »

Le grand moment, c'est donc Booz. Luchini, maintenant assis dans un fauteuil, souffle : « Booz était bon maître et

fidèle parent ; / Il était généreux quoiqu'il fût économe ; / Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme, / Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand. » Hugo nous rouvre, ici, une lucarne sur le bonheur. Grandeur et lumière de la vie qui va. Il faudrait aussi parler de ce moment hirsute sur les séances spirites lorsque Totor, exilé à Jersey, convoque à sa « table ovale à trois pieds » les fantômes de Shakespeare, Molière, Galilée ou Jésus. Ce n'était pas rien. Autre chose qu'une soirée passée devant la télé. ■

Fabrice Luchini et Victor Hugo,
au Théâtre du Petit Saint-Martin (Paris 10^e).
Tél. : 01 42 08 00 32.
www.portestmartin.com